

Le sacrifice
Disgrace de Steve Jacobs

Luc Laporte-Rainville

Volume 28, Number 3, Summer 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61303ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laporte-Rainville, L. (2010). Review of [*Le sacrifice / Disgrace* de Steve Jacobs]. *Ciné-Bulles*, 28(3), 58–58.



Disgrace

de Steve Jacobs

Le sacrifice

LUC LAPORTE-RAINVILLE

Basé sur un roman de J. M. Coetzee et réalisé par l'Australien Steve Jacobs, **Disgrace** est un film éminemment troublant — et c'est le moins qu'on puisse dire. Tensions raciales, bestialité des êtres, c'est une Afrique du Sud postapartheid sans magnificence qui est dépeinte ici. Le contrepoint par excellence de l'**Invictus** de Clint Eastwood, où la tension entre citoyens noirs et blancs était un peu édulcorée.

L'histoire est celle de David Lurie (excellent John Malkovich), un professeur de poésie romantique à l'Université du Cap. Toujours prêt à assouvir ses pulsions sexuelles — spécialement avec les jeunes femmes —, l'homme doit un jour répondre de ses actes alors qu'une relation intime avec une étudiante noire est dévoilée publiquement. Sommé de s'excuser devant un comité universitaire, l'arrogant personnage décide de tout plaquer et de partir retrouver sa fille Lucy (touchante Jessica Haines) dans une région éloignée du pays, où elle opère une modeste ferme. Le tout semble aller pour le mieux jusqu'au jour où trois jeunes Noirs forcent le domicile de la femme pour la violer. Séquestré dans la salle de bain, puis assommé, David ne peut lui venir en aide.

Mis en scène avec savoir-faire, **Disgrace** est une épreuve de tous les instants. Jacobs et sa scénariste, Anna Maria Monticelli, ont pris soin de développer le personnage de l'enseignant pour en faire un authentique symbole de l'arrogance européenne (en particulier dans son rapport de domination avec l'étudiante sud-africaine). Du coup, le désarroi de David gagne en prégnance lorsque Lucy est attaquée. Il se rend violemment compte que les Blancs ne sont plus les maîtres, qu'une partie de la population noire semble prête à venger l'apartheid par tous les moyens, jusqu'aux actes immondes — illustration manifeste d'un État qui panse encore ses plaies. Il faut dire que le crime en question évolue rapidement vers une métaphore de la violence barbare ancrée dans la population du pays (qu'elle soit européenne ou africaine). En ce sens, l'unification de l'Afrique du Sud n'est qu'un simple vœu pieux de la part des optimistes.

Mais cela n'est rien en comparaison avec la passivité de Lucy. Car cette dernière, malgré l'ignominie dont elle est victime, refuse catégoriquement de porter plainte aux autorités. Au grand désarroi de David qui peine à saisir les motivations de sa fille — surtout que l'un de ses agresseurs entretient des liens avec Petrus, l'associé de son entreprise fermière. Le danger est donc

près d'elle, mais c'est bien le dernier de ses soucis. Ce qui compte pour la jeune femme, c'est de pardonner ce geste ignoble afin de ne pas attiser le feu brûlant des tensions raciales. En somme, elle accepte le sacrifice personnel du silence pour le bien collectif, c'est-à-dire une possible réconciliation entre colonisateurs et victimes sud-africaines. Vertu de l'action individuelle pour renforcer une nation divisée. Éloge de l'oubli pour emprunter les sentiers futurs.

La mise en scène de Jacobs accentue cet oubli du passé en ne montrant pas le viol, insistant plutôt sur le point de vue de David qui, inconscient dans la salle de bain, ne peut ni voir ni entendre ce qui se passe. Ce qui suggère au spectateur un effacement du passé alors que l'acte brutal n'est pas entamé. Comme s'il fallait déjà passer outre l'indicible afin de forger un avenir meilleur. Il n'est d'ailleurs pas étonnant que Lucy, tombée enceinte à la suite du viol, décide de garder l'enfant qu'elle porte. On peut voir ici l'espoir en l'avenir par la venue de l'homme nouveau. Celui qui, comme plusieurs autres enfants à naître, bâtira la nation de demain par la réconciliation des deux peuples. ▀



Australie-Afrique du Sud / 2008 / 119 min

RÉAL. Steve Jacobs **SCÉN.** Anna Maria Monticelli, d'après le roman de J. M. Coetzee **IMAGE** Steve Arnold **SON** Sam Petty **MUS.** Antony Partos **MONT.** Alexandre de Franceschi **PROD.** Steve Jacobs, Anna Maria Monticelli et Emile Sherman **INT.** John Malkovich, Jessica Haines, Eriq Ebouaney, Natalie Becker **DIST.** Les Films Séville